L'Abeille de la Nouvelle-Orleans.

JOURNAL OFFICIEL DU CONSEIL GENERAL —NOUVELLE-ORLEANS, JEUDI MATIN 27 SEPTEMBRE 1849

Assemblées.

WHIGS

DISTRICT REPRESENTATIF

Les Whigs du 1er District sont priés de se rendre ce soir à 8 heures, au Rampart, vendredi prochain, pour choisir un candidat.

JOHN LARLOW,
L. A. SAVOIE, } Secrétaires.
C. SAVOIE,

KENNER RANGERS!

Rendez-vous ce soir, à 8 heures précises.

Les Kenner Rangers se réuniront jeudi prochain, 27 courant, à 8 heures du soir, sous le Hangar du Chemin de fer du Mexique, dans la rue Milne, pour faire des manœuvres et être exercés.

P. L. Duchesne Guards.
P. L. MARCHAL, Président.
EUGENE STAES, Secrétaire.

DECLOUET GUARDS.

Les soussignés ont l'honneur de vous annoncer que l'Assemblée des Declouet Guards se réunira ce soir à 8 heures, au Rampart, près de la Nouvelle-Levée, pour choisir un candidat.

JOSEPH MONNIER,
JEAN BAPTISTE,
Secrétaires.

Annonces.

Marchandises nouvelles des d'automne

CYALLY, Jr. & Co,
Magasin de Nouveautés,
Rue Royale, No. 103.

CANDIES NOUVELLES, SOURIES,
Chez Mme. Mondelet, rue Royale.

Deuils, Dentelles et Broderies.

Chapeaux de paille pour dames.

HYAM FOUCHANAIN,
No. 3, Rue Royale.

MAYER & WEISSE.

Vente pour cause de départ.

Vente pour cause de départ.

ERBLANC—En déchargement du navire W. A. Kent, de Liverpool—1,500 caisses 1/4 X et 250 caisses fer blanc, à vendre par
FRIESLEY & BEIN.

Imprimé et publié par
MAGNE & WEISSE,
No. 83, rue de Chartres.

NOUVELLE-ORLEANS:
JEUDI MATIN, 27 SEPTEMBRE.

TICKET WHIG.

GOUVERNEUR:
ALEXANDRE DECLOUET.

LIEUTENANT-GOUVERNEUR:
DUNCAN F. KENNER.

AUDITEUR DES COMPTES:
LOUIS BORDELON.

CONGRES.
PREMIER DISTRICT:
O. P. JACKSON.
DEUXIEME DISTRICT.
CHARLES M. CONRAD.

LÉGISLATURE.
SENAT.
T. G. HUNT,
CYPRIEN DUFOUR,
FELIX LABATUT.
CHAMBRE DES REPRÉSENTANTS:
1er DISTRICT—W. W. MATTHEWS,
PRESTON W. FARRAR,
2e DISTRICT—E. T. PARKER,
T. H. SHELTS,
3e DISTRICT—C. J. LEEDS,
W. H. AVERY,
4e DISTRICT—H. RILEY,
G. S. HAWKINS,
5e DISTRICT—W. J. McLEAN,
J. L. SHEAFE,
6e DISTRICT—L. DUROCHERAY,
F. A. LE SINDEN,
7e DISTRICT—J. G. SEYMER,
WILLIAM FLEMMING,
8e DISTRICT—H. C. CASTELLANO,
PIERRE DEVERGES,
9e DISTRICT—G. DREUX,
EUSEBE BOUNY,
10e DISTRICT—EMILE BARTHE,
F. C. LAVILLE,
11e DISTRICT—H. OLGAUTE,
HENRY MARCOU,
Vote—A. B. SEGER,
SHERIF,
JAMES P. FRERET.

KENNER RANGERS.

Les KENNERS RANGERS se réuniront ce soir à 8 heures, au chemin de fer du golfe du Mexique. Les FILBERTS RANGERS et tous les clubs de la ville assisteront au meeting. M. CYPRIEN DUFOUR, l'un des candidats au Sénat, sera présent à l'assemblée et prendra la parole.

Que nos amis soient exacts au rendez-vous. Vive le

CUBA ET LA DERNIERE ADMINISTRATION.

La guerre d'opinion s'accentue par les journaux de l'opposition à propos de la conduite plus ou moins ferme vis-à-vis de Cuba et des autorités espagnoles. Ils trouvent qu'il a fait preuve de faiblesse! Cette étrange accusation est sans relever par le *Republic*.

"Les journaux de l'opposition voudraient que le gouvernement pût quelque mesure violente au sujet de l'affaire de l'enlèvement. Ils ne disent pas ouvertement ce qu'ils voudraient que l'on fît, mais ils désirent évidemment une rupture. Il existe quelque reste encore beaucoup à faire, que le consul d'Espagne à la Nouvelle-Orléans doit faire mais la porte et le capitaine-général de Cuba rapporte au gouvernement. Ils ne savent pas tout ce que le président Taylor a fait ou ce qu'il se propose de faire; mais ils sont persuadés qu'il est coutumier de trop peu et qu'il n'exerce pas assez pour l'honneur du nom américain.

"Nous désirons ardemment que ces journaux laissent le président agir à sa guise. Il conduit l'affaire avec assez de tact jusqu'à ce moment, et nous croyons pas qu'il ait besoin d'être aiguillonné. Il y a une chose cependant sur laquelle nous voudrions être éclairés. Les journaux de l'opposition savent-ils que tous avons contre les autorités de Cuba une longue liste de griefs pour les pertes des administrations précédentes dont exige solennelle réparation! Savent-ils que ces outrages aussi vieux au moins que l'enlèvement de Rey, ont été commis au préjudice de notre pays, et que ces victimes ont envoyé une réclamation de notre gouvernement avant que le général Taylor n'arrivât au pouvoir? Que ce président a cité ces deux outrages dans son journal de la Nouvelle-Orléans du 22 août? "Les Américains résidant à la Havane ne peuvent pas, que le gouvernement ne prenne immédiatement pour leur réparation de Cuba, parce qu'il n'est abolenu jusqu'à présent de nommer des détenus survenus entre ces citoyens américains et les autorités de Cuba. On a rappelé en même temps le fait de l'emprisonnement de M. Nathaniel Cross, agent consulaire des Etats Unis à Matanzas, et l'on a cité, en même à nommer, en se basant sur ce précédent, que le gouvernement américain ne se prêtera opérant pas du sort de Rey.

"Nous ignorons encore la ligne de conduite que suivra le général Taylor pour faire acquitter à Cuba chaque de dettes qu'elle a contrées envers les Etats-Unis et que sembler avoir reçu de dernière administration. Cet oubli, du reste, nous le savons. Nous savons aussi, d'après les prompte mesure qu'on a déjà prise, que le président doit en connaître. Quelque chose, cependant a échappé de Rey.

M. HEUDEBERT—C'est le nom du colonel que le général Taylor a nommé à Lyon. M. HEUDEBERT est Français, il n'en faisait pas doute. Il a été arrêté par ordre du président, et il a été mis en prison pour avoir dit que le président avait osé donner un poste à un *étranger*. Les journaux locofocos se sont italiens dans cette circonstance. Nous savons aujourd'hui ce que valent leurs sympathies pour les citoyens naturalisés qu'ils s'obstinent à soupçonner du nom *d'étrangers*. Leurs protestations sont de la fausse monnaie électorale et en y regardant de près on découvre dans ces hypocrites louanges, prodigues la veille d'une élection, quelque chose de peu flatteur pour nos frères d'adoption. Ceux-ci ne s'y laissent plus prendre. Exploités trop longtemps par nos adversaires, ils s'insurgent enfin contre une domination que l'on ne se donne plus la peine de dissimuler, et ils se rangent avec joie sous notre étendard.

Revenons à M. Heudebert. On sait toutes les plaisanteries de mauvais goût que la nomination de cet honorable citoyen a inspirées à l'ancien organe du gouvernement. M. Ritchie et ses collaborateurs n'ont rien épargné pour le rendre ridicule aux yeux du pays. Et quel était donc son crime, à ce pauvre M. Heudebert? Il était Français, voilà tout; et puis, ajoutait *l'Union*, il avait été *restaurateur*, c'est-à-dire cuisinier. Oh! l'abominable crime! M. Ritchie, le démocrate, se mourait de honte de voir les Etats Unis représentés à l'étranger par le propriétaire d'un restaurant. Que lui fait-il donc à cet immaculé locofoco? Un haut dignitaire, un démocrate à grains blancs, un lustré, verni, brossé, luisant et puissant comme un ex voit un si grand nombre parmi nos farouches adversaires?

Et l'on dira, après cela, que les whigs ont des instincts aristocratiques. Nous disons, nous, et les citoyens naturalisés le comprennent aujourd'hui, que la vraie républicains de l'Union sont les whigs. Les moins parade de beaux sentiments que les locofocos, ils brûlent moins d'encens aux pieds des citoyens d'origine étrangère, mais ils ne s'indignent pas au moins de ce que le gouvernement ait nommé un Français naturalisé au consulat de Lyon, ils ne cherchent pas à déverser le ridicule sur cet *étranger*, comme l'appelle M. Ritchie, et à lui reprocher son ancien état de cuisinier. Ces choses-là sont imprimées par ceux qui s'intituent audacieusement démocrates et qui travaillent dans les grandes villes à fonder une méchante aristocratie de bourgeois parvenus.

Les journaux démocrates ont en sauré, avons-nous dit, le général Taylor. Mais savent-ils bien que l'homme qu'ils ont traité avec si peu de ménagement, ce *Français*, ce *cuisinier*, dont ils ont voulu se moquer, a été recommandé au général Taylor par les chefs démocrates de l'Etat du Mississipi? Ils l'ignoraient probablement, car ils se seraient bien gardés de donner un camouflet à M. H. S. FOOTE, sénateur au Congrès des Etats Unis, au colonel D. C. GLENN, candidat pour le Congrès, à M. JOHN D. FREEMAN, général du Mississipi, à M. J. S. THACKER, juge de la haute Cour d'Erreurs et d'Appel, à M. J. DEAVENPORT, candidat pour les fonctions de juge de la Cour de District, et à tant d'autres qui ont signé la pétition soumise au président et qui ont chaudement appuyé la demande de M. Heudebert.

Maintenant que les locofocos accusent encore M. Heudebert d'être *Français* et *cuisinier*!

LES CAMPAGNES—On nous écrit de Donaldsonville sous la date du 23 septembre:

"La candidature de nos amis Declouet et Kenner, Conrad et Bordelon, fait des progrès rapides dans les paroisses riveraines du Mississipi et dans celle du Bayou Lafourche. Nulle doute que notre triomphe ne soit complet aux élections prochaines. Tous nos chefs de parti sont battant la campagne et grossissent leurs troupes de tous côtés. Les conversations des habitants n'ont point ce caractère d'amertume qu'on trouve chez nos adversaires, dans votre cité; car chez nous elles ne roulent que sur le sucre et le mérite des aspirans aux premiers emplois de l'Etat. L'Ascension, où ordinairement les votes étaient partagés, nous donnera cette fois une majorité imposante. La convention de M. Powelle, ancien membre influent du parti locofoco, est un coup terrible pour nos ennemis politiques. Quant à St Jacques, nous aurons toutes les voix, à une si petite exception près qu'il n'en faut pas parler."

UN MAUVAIS AUGURE—Si MM. WALKER et PLAUCHÉ sont superstitieux ils auront en jetant les yeux sur le *Democrat* de Plaquemine un pressentiment de leur défaite prochaine. Ce journal publie en tête de ses colonnes le nom des deux candidats locofocos, mais il les encadre de filets noirs. On dirait d'un billet d'enterrement ou d'un nécrologe anticipé. C'est triste comme une épitaphe. Est-ce que par hasard MM. WALKER et PLAUCHÉ seraient déjà morts et enterrés?

CADDO—Les whigs de cette paroisse s'étaient divisés sur le choix d'un candidat pour la Chambre des Représentans. Nous voyons avec plaisir dans le *Shreveport Journal* qu'ils se sont enfin réunis et que M. FORN, le candidat indépendant, s'est retiré. Il ne reste que M. HESTER choisi régulièrement par le parti.

LA FELICIANA—Le colonel Stewart, l'adversaire de M. Harmanson ne cesse pas de parcourir le district congressional dans lequel il a été choisi candidat et de haranguer les habitants de toutes les localités. Il y a quelques jours il se trouvait à Clinton où l'avait rejoint M. Kenner, notre candidat à la place de lieutenant-gouverneur, et tous les deux devaient se faire entendre samedi dernier.

NOUVEAUX DÉTAILS—Nous puisons les détails suivans sur l'affaire Poussin dans une dépêche télégraphique transmise de Philadelphie à un journal de Memphis. En février dernier, dans la dépêche, M. Poussin, ministre français, présentait à M. Buchanan, qui était alors secrétaire d'Etat, une réclamation en faveur de M. Porte, citoyen français, résidant au Mexique. M. Porte avait excité des agens de l'armée américaine du tabac qu'il savait être une propriété particulière et en dehors des règlements de la guerre. Le tabac fut rendu à son propriétaire par le colonel Childs et le prix d'achat remboursé à M. Porte. Le ministre française présenta aussitôt une demande en dommages. Une enquête fut instituée et la demande fut écartée; le général Scott approuva cette décision.

M. Buchanan se retira du ministère sans avoir pris connaissance de l'affaire. Elle fut soumise à la présente administration. M. Clayton approuva, comme le général Scott, la conduite du colonel Childs.

Un peu plus tard, M. Poussin adressa une nouvelle note demandant que le commodore Carpenter fut blâmé par le gouvernement. Le commodore Carpenter, commandant l'escadre du blocus, avait raison, non sans peine, à sauver du naufrage le navire français *Eugenie*. Il pensa que les droits ordinaires de sauvetage devaient être payés à son équipage. On le refusa. Le commodore Carpenter rendit le navire à son capitaine. M. Poussin ayant appris ce qui s'était passé, écrivit une lettre très inconvenante au secrétaire d'Etat. L'affaire fut soumise au gouvernement français qui ne voulut pas assumer la responsabilité d'une décision et chercha à rejeter la faute sur nous. C'est ce que révèle la rupture entre M. Poussin et le gouvernement américain.

LA CHENAILLE—La chenaille, cette peste des pays où l'on cultive le coton, a fait son apparition dans la paroisse de Caddo et ravage tous les champs. On se demande d'où proviennent ces chenilles. En 1846, les *Scientific American* en décèdent par une multitude de petites mouches qui se sont abattues sur les plants de coton, mais cette année on n'a pas vu de mouches et l'insecte s'est développé subitement. Aucune des plantes qui cité connues n'est sérieusement et l'expérience en a d'ailleurs prouvé l'inexactitude.

COUR SUPRÊME.—La session de la Cour Suprême de la Louisiane dans le district occidental a été ouverte le 19 de ce mois à Alexandre. Le président Eustis et les juges Rost et King siégeaient le tribunal.

MASSACHUSETTS—La convention des *free soilers* du Massachusetts a désigné M. STEPHEN C. PHILLIPS, comme candidat à la place de gouverneur de l'Etat, et JOHN MILLER pour les fonctions de lieutenant-gouverneur.

LEGISLATURE DE MINESOTA — La première législature du territoire de Minesota s'est réunie le 3 de ce mois à St Paul. Les deux chambres se sont ajournées après s'être constituées.

ST LOUIS—Le bateau à vapeur *Amelia* est arrivé ces jours derniers à St-Louis, venant de l'embouchure du Yellow Stone avec 1,300 ballots de pelleteries à bord. Les nouvelles qu'il a apportées des territoires de l'ouest ne sont pas très importantes. Le choléra ne faisait plus autant de ravages parmi les Indiens. Des convois se dirigeant vers la Californie se sont arrivés le 20 août au fort Laramée.

SINISTRE—Le bateau à vapeur *Revenue Cutter* a sombré dernièrement dans le Mississipi, quelque distance de St Louis.

Chronique Locale.

—Le recorder Grimes a lancé hier un mandat d'amener contre une femme nommée Marguerite, accusée d'avoir volé trois boutons en or à M. Nouilot.

—C. Fuller, R. C. Hays et J. Pierson, trois watchmen de garde, ont été envoyés hier par le recorder Baldwin à vingt les 1er jour de District, sous l'accusation de s'être introduits de force dans la demeure de Peter Green et d'avoir battu une esclave nommée Eliza qu'ils y trouvaient.

—Charlotte Taylor, c. c. l. qui avait été arrêtée il y a quelques jours sous l'accusation d'avoir mis le feu aux ateliers de charpentier de M. Collins, a été acquittée hier par le recorder Baldwin.

SACRILÈGE—Un calice en argent et une nappe ont été volés à la chapelle de l'Hôpital de Charité mardi dernier, par un nommé James Roach. Le voleur a été arrêté hier dans la 2ne Municipalité, lorsqu'il avait encore le calice en sa possession; mais il prétend néanmoins que le véritable voleur est un nommé Dupeland. Celui-ci, arrêté sur cette accusation, nie formellement avoir participé en aucune façon à ce vol sacrilège. Les accusés ont été écroués en prison où ils attendent l'examen de leur affaire.

ENQUÊTE—Le coroner a tenu une enquête mardi soir sur le corps d'un homme blanc (nom inconnu), trouvé noyé dans le fleuve vis à vis la rue St Joseph. Verdict: en conséquence. —Une enquête a été également tenue hier sur le corps d'un homme de couleur nommé Joseph Médecin, trouvé mort dans une maison de la promenade Union. Verdit: mort d'une affection chronique du cœur.

☞ Nous appelons l'attention des tailleurs et du public en général sur la vente des effets militaires qui doit avoir lieu aujourd'hui à 10 heures, au No 19 rue du Camp, par le ministère du shériff.

Un démoc, candidat aux dernières élections ayant échoué, se plaignait à l'un de ses amis de son peu d'influence sur les paysans électeurs:

—Tu aurais dû, lui répondit l'autre, leur parler d'impôts, c'est ce qui les frappe le plus.

Quel malheur que M. Thiers soit un peu blanc, disait un jour de la veille.

—Pourquoi? lui répondit son compagnon.

—C'est que j'aimerais beaucoup mieux le voir *en fonce*.

F..... racontait dans ses dernières *Causeries*, l'histoire d'une fort jolie paire de souffletes donnée par une lorette à un jeune lion.

Ce récit peut trouver un pendant dans un fait qui ne manque pas non plus d'originalité.

M..... est un ancien garde-du-corps de Charles X, fort joli garçon et fort brave.

Il se promenait, il y a un mois, sur l'admirable place d'armes de Versailles, le nez au vent et le cigare à la bouche.

Devant lui, marchaient bras dessus bras dessous, se rendant au parc un jeune mari et sa femme, blonde adorable, miracle de beauté (style de roman.)

Tout à coup un grand clerc d'avoué, qui débouche par l'avenue de Paris, traverse le groupe, et sans s'inquiéter des suites, se laisse aller jusqu'à presser la main de la jeune femme.

Quant au mari, trafic de tant d'audace, il se retourne brusquement et applique un violent soufflet.... sur la joue de M.

Ce dernier, qui comprend le quiproquo mais qui ne veut pas garder l'insulte, fait un léger signe de la main.

—Monsieur, dit-il à l'époux, ayez la complaisance de m'attendre ici cinq minutes.

En même temps, il s'élance à la poursuite du clerc d'avoué, le prend par le bras et en présence du mari et de la femme il lui applique sa main sur la figure, en disant:

—Mon petit monsieur, voici un soufflet que l'époux que voilà m'a chargé de vous remettre. A présent, débarbouillez-vous avec lui.

Et il continue sa promenade.

FEUILLETON.

SUITE DES
MEMOIRES
d'Outre-Tombe.

SMOLENSK.—SUITE DE LA RETRAITE.

Le 9 novembre, on avait enfin gagné Smolensk. Un ordre de Bonaparte avait défendu l'y laisser entrer personne avant que les postes n'eussent été remis à la garde impériale. Des soldats du dehors conflitent au pied des murailles; les soldats du dedans se tiennent renfermés. L'air retentit des imprécations les désespérés lorclos, vêtus de rales lévites de cosaques, de capotes rapiécées, de manteaux et d'uniformes en loques, de couvertures de lit ou de cheval, la tête couverte de bonnets, de mouchoirs roulés, de shakos défoncés, de casques fausses et rompus; tout cela sanglant ou neigeux, percé de balles ou haché de coups de sabre. Le visage hâve et dévalé, les yeux sombres et cilnveiens, ils regardaient au haut des remparts en grinçant des dents, ayant l'air de ces prisonniers mutilés qui, sous Louis le Grand, portaient dans leur main droite l'or main gauche coupée: on les eût pris pour des masques en furie ou pour des insaisis affolés, échappés des lôpitaux. La jeune et la vieille garde arrêtèrent; elles entrèrent dans la place incendiée à notre premier passage. Des cris s'élèvent contre la troupe privilégiée: "L'armée n'a pas-rien-de jamais que ses restes!" Ces colonnes lamélitoses courent tumultueusement aux magasins comme une insurrection de spectres; on les repousse; on se bat: les vieux restent dans les rues, les femmes, les enfans, les moujrans sur les charrettes. L'air était enpesté de la corruption d'une multitu de d'anciens cadavres; des militaires étaient atteints d'imbécilité ou de folie; quelques-uns dont les cheveux s'étaient dressés et tombés, blasphémaient ou riaient d'un rire bêbété, tombaient morts. Bonaparte exhaïs en colère contre un misérable tourniseur impuissant dont aucun des ordres n'avait été exécuté.

L'armée de cent mille hommes, réduite à trente mille, était coloyée d'une bande de cinquante mille traînards; il ne se trouvait plus que dix-huit cents cavaliers montés. Napoléon en donna le commandement à M. de Latour-Maubourg. Cet officier, qui menait les cuirassiers à l'assaut de la grande redoute de Borodino, eut la tête fendue de coups de sabre; depuis il perdit une jambe à Dresde. Après avoir son domestique qui pleurait, il lui dit: "De quoi te plains-tu? tu n'auras plus qu'une botte à cirer." Ce général, resté fidèle au malheur, est devenu le gouverneur de Henri V dans les premières années de l'exil du jeune prince; j'ai mon chapeau en passant devant lui, comme en passant devant l'honneur.

On s'apporta par force mon au 14 dans Smolensk. Napoléon ordonna au maréchal Ney de se concerter avec Davoust et de déminiber la place en la déchirant avec des fougasses; pour lui, il se rendit à Krasnoï, et il s'établit le 15, après que cette station eut été pillée par les Russes. Les Moscovites retirèrent en leur certe: la grande armée dans de Moskowa était dans le volonté, mais, se préparant à nous cerner tout à fait et à nous jeter dans la Berezina.

Le reste de nos bataillons diminuant de jour en jour. Kutuzoff, instruit de nos misères, remuait à point: "Soyez seulement un moment de votre quarter-general, s'écrivit Wilson; "avancez-vous sur les hauteurs, vous verrez que le dernier moment de Napoléon est venu. La Russie réclame cette victime: il n'y a plus qu'à frapper; une charge suffira; dans deux heures la face de l'Europe sera changée."

Cela était vrai; mais il n'y fut point au que Bonaparte de particulièrement frappé, et Dieu voulait apesantir sa main sur la France.

Kutuzoff répondant: "Je lui reporter mes soldats tous les trois jours, je m'arrête, je m'arrête aussitôt, si le prince veut m'arrêter quant un seul instant. J'écrase l'armée française ma prisonnière, je la chasse de qu'elle veut s'arrêter ou s'éloigner de la grande route. Le terme de la destinée de Napoléon est irrévocablement marqué, c'est dans les marais de la Bérésina que s'étoudra le mot: "tout en présence de toutes ses armées russes." Je leur aurai tirer Napoléon affolé, "désarmé, mourant; n'est assez pour un glorie."

Bonaparte avait parlé du vieux Kutuzoff avec ce dédain insultant dont il était prodigue. Le vieux Kutuzoff a vu son ordre mépris pour moqué.

L'armée de Kutuzoff était plus importante que son chef; les Cosaques eux-mêmes s'en étaient: "Laissez-moi ces quelques sots! Je ne tombeaux!"

Cependant on se voyait pas venir le quatrième corps qui avait dû quitter Smolensk le 15 et rejoindre Napoléon le 16 à Krasnoï, les communications étaient coupées, le prince Eugène, qui menait la queue, essaya vainement de rejoindre, tout ce qu'il put faire, ce fut de tourner les Russes et d'opérer sa jonction avec le corps sous Krasnoï; mais toujours les maréchaux Davoust et Ney ne pas passaient.

Alors Napoléon retrouva subitement son génie: il sort de Krasnoï le 17, un bâton à la main, à la tête de sa garde, colonne à trente mille hommes, pour offrir aux d'abord aux ennemis, dégager la route de Smolensk, et frayer un passage aux deux maréchaux. Une aussi belle action que par la reminiscence d'un mot peu propre qu'il avait lancé à Mangin: "Tu as assez fait, empereur, il est temps que je fasse le général." Henri VI, partant pour le siége d'Amiens, avait dit: "Passez-lui le roi de France, il est temps que je fasse le roi de Navarre." Napoléon, en sortant de Smolensk, avait dit: "Qu'on escorte de mes chasseurs, qu'on en emporte." Les Russes n'avaient qu'à se laisser rouler en bas, leur route mise tout fait écrasée, mais, à la vue de ce grand homme et des débris de la garde arrêté en bataillon carré, les démoralisés immobiles, comme fascinés sans regard arrêta cent mille hommes sur les colonnes.

Kutuzoff, à propos de cette affaire de Krasnoï, fut honoré à Petersbourg du surnom de Smolensky, apparemment pour n'avoir pas suivi le bâton de Bonaparte, dès après du salut de la République.

PASSAGE DE LA BEREZINA

Après cet matin effort, Napoléon repassa le Dniepr le 19 et vint camper à Orcha: il y brûla les papiers qu'il avait apportés pour écrire sa vie dans les ennuis de l'hiver, si Moscou restée entière lui eût permis de s'y établir. Il n'était vu force de jeter dans le lac de Semlevo l'énorme croix de saint-Jean-Jérusalem qu'on trouvait par des Cosaques et replacée sur la tour du grand Yvan.

A Orcha les inquiétudes étaient grandes: malgré la certitude de Napoléon pour la reconsse du maréchal Ney, il manquait encore. On reçut enfin de ses nouvelles à Baranni. Et gène était parvenu à le rejoindre. Le general Gourgaud raconte le plaisir que Napoléon en éprouva, bien que les bulletins et les relations des amis de l'empereur commencent de s'exprimer avec une réserve jalouse sur tous les faits qui n'ont pas un rapport direct avec lui. La joie de l'armée fut promptement étouffée; on passait de péril en péril. Bonaparte se rendait de Kokhanow à Tolozcim, lorsqu'un aide-de-camp lui annonça la perte de la tête du pont de Borisow, enlevée par l'armée de Moldavie du général Dombrowski. L'armée de Moldavie surprise à son tour par le duc de Reggio dans Borisow, se retira derrière la Bérésina après avoir détruit le pont. Tchitchakoff se trouvait ainsi en face de nous, de l'autre côté de la rivière.

Le général Corbineau, commandant une brigade de notre cavalerie légère, renseigné par un paysan, avait découvert un gué à Borisow le gué de Vésélovo. Sur cette nouvelle, Napoléon, dans la soirée du 21, fit partir de Robrin d'Ebléé et Chasseloup avec les pontonniers et les sapeurs: ils arrivèrent à Stoudianka, sur la Bérésina, au gué indiqué.

Deux ponts sont jetés: une armée de quarante mille Russes campait au bord opposé. Quelle fut la surprise des Français, lorsqu'au lever du jour ils aperçurent le trage d'une arrière-garde de la division de Tchaplitz en pleine retraite! Ils n'en croyaient pas leurs yeux. Un seul boulet, le feu de la pipe d'un Cosaque eussent suffi pour arrêter en pièces ou pour brûler les faibles pontons de d'Eblé. On court avertir Bonaparte; il se lève à la hâte, sort, voit et s'écrie: "J'ai trompé l'amiral!" L'exclamation était naturelle; les Russes sortaient au dénoûment et commettaient une faute qui devait prolonger la guerre de trois années; mais leur chef n'avait point été trompé. L'amiral Tchitchakoff avait tout aperçu; il s'était simplement laissé aller à son caractère, quoique intelligent et fougueux, il aimait ses aises; il craignait le froid, restait au poêle, et pensait qu'il aurait toujours le temps d'exterminer les Français quand il serait bien réchauffé; il céda à son tempérament. Rentré plus tard pour hui à Londres, ayant abandonné sa fortune et renoncé à la Russie, Tchitchakoff a fourni au *Quarterly Review* de curieux détails sur la campagne de 1812: il cherche à excuser, ses compatriotes lui répondent; c'est une querelle entre des Russes. Hélas! si Bonaparte, par la construction de ses deux ponts et l'incompréhensibilité de la division Tchitchakoff, était sauvé, les Français ne l'étaient pas: deux autres années russes s'agglomèrent sur la rive du fleuve que Napoléon se préparait à quitter. Ici celui qui n'a point vu doit se taire et laisser parler les témoins.

"Le dévoûment des pontonniers dirigés par d'Eblé, dit Chambray, vivra autant que le souvenir du passage de la Bérésina. Quoique affaiblis par les maux qu'ils endurent depuis si longtemps, quoique privés de liqueurs et d'alimens substantiels, on les vit, bravant le froid qui était devenu très rigoureux, se mettre dans l'eau quelquefois jusqu'à la poitrine; c'était courir à une mort presque certaine; mais l'armée les regardait; ils se sacrifièrent pour son salut."

"Le désordre régnait chez les Français. "dit à son tour M. de Ségur, et les maréchaux "avaient manqué aux deux ponts; deux fois, "dans la nuit du 26 au 27, celui des voitures "s'était rompu, et le passage en avait été retardé de sept heures; il se brise une troisième fois le 27, vers quatre heures du soir. D'un autre côté, les traînards dispersés dans les bois et dans les villages environnans n'avaient pas profité de la première "nuit, et le 27, quand le jour avait reparu, tous "s'étaient présentés à la fois pour passer les "ponts.

"Ce fut surtout quand la garde, sur laquelle "ils se réglaient, s'ébranla. Son départ fut "comme un signal: ils accoururent de toutes "parts; ils s'amoncelèrent sur la rive. On vit "en un instant une masse profonde, large et "confuse d'hommes, de chevaux et de chariots "ramager l'étroite entrée des ponts qu'elle dé-"bordait. Les premiers, poussés par ceux qui "les suivaient, repoussés par les gardes et par "les pontonniers, en arrêtés par le fleuve, "étaient écrasés, foulés aux pieds, ou précipités "dans les glaces qui charriait la Bérésina. Il "s'élève de cette immense et horrible cohue, "tantôt un bourdonnement sourd, tantôt une "grande clameur, mêlée de gémissemens et "d'affreuses imprécations.... Le désordre avait "été si grand, que, vers deux heures, quand "l'empereur s'était présenté à son tour, il avait "fallu employer la force pour lui ouvrir un passage. Un corps de grenadiers de la garde et Lauriston Maubourg, renoncèrent, par pitié, à se faire jour au travers de ces malheureux....

"La multitude immense entassée sur la rive, "désormais avec les chevaux et les chariots, y formait un épouvantable encombrement. Quand vers le milieu du jour ces premiers bouquets ennemis tombèrent au milieu de ce chaos, ce fut le signal d'un de-espoir universel.....

"Beaucoup de ceux qui s'étaient lancés les "premiers de cette foule de désespérés, ayant "atteint le pont, voulurent l'escalader par ses "côtés; mais la plupart furent repoussés dans "le fleuve. Ce fut là qu'on aperçut des femmes au milieu des glaçons, avec leurs enfans dans leurs bras, les élevant à mesure qu'elles enfoncaient; déjà submergées, leurs bras raidis les tenaient encore au dessus d'elles.

"Au milieu de cet horrible désordre, le pont de l'Orcha crevé et se rompit. La colonne engagée sur cet étroit passage voulut en vain rétrograder. Le flot d'hommes qui venait derrière, ignorant ce malheur, n'écoutant pas les cris de première moment de désespoir, et les jetèrent dans le gouffre où l'eaufurent près pitiés à leur tour.

"Tout alors se dirigea vers l'autre pont. Une multitude de gros caissons, de lourdes voitures et de pièces d'artillerie y affluèrent de toutes parts. Dirigées par leurs conducteurs, elles rapidement emportées sur une pente raide et inégale, au milieu de cet amas d'hommes, elles brisèrent ou blessèrent ceux qui se trouvèrent sur leur route; elles, elles-mêmes, brisées, se rompirent elles; puis, s'entrechoquant, la plupart, violemment renversées, accumulèrent dans leur chute ceux qui les entouraient. Alors des rangs entiers d'hommes, aveuglés poussés par ces obstacles s'y embarrassent, se collètent, et sont écrasés par des masses d'autres informes qui se succèdent sans interruption.

"Ces flots de malheureux roulant sur les uns sur les autres, on n'entendait que des cris de douleur et de rage. Dans cette affreuse mêlée, les hommes foulés et étouffés se débattaient sous les pieds de leurs compagnons, auxquels ils s'attachaient avec leurs ongles et leurs dents. Ceux-ci les repoussaient sans plus comme des ennemis. Dans cet épouvantable fracas d'un ouragan furieux de coupe de canon, du sifflement de la tempête, de ce bruit des boulets, des explosions des obus, de l'écroulement du gouvernement, de gémissemens effroyables, cette foule désordonnée s'entretenait pendant plusieurs heures de ses victimes qu'elle écrasait.

Les autres témoignages sont d'accord avec les récits de M. de Ségur pour leur cohésion et leur peinture, je ne citerai plus que le passage de *Mémoires de l'Audouin-Court*:

"Un pont n'avez-vous vu se trouve devant "Vesélovo offre, et soit, un spectacle tout l'horreur est difficile à peindre. Elle est couverte de voitures et de fourgons, la plupart renversés les uns sur les autres et brisés. Plus de monceaux de cadavres d'hommes et des non inhumaines, parmi lesquels on ne voit que trop de femmes et d'enfans, traînés à la suite de l'armée depuis la Moscou, en tuyant cette voie pour sauver leurs compatriotes, et que la mort avait tirés pas de différentes manières. Le sort de ces malheureux, au milieu de la mêlée des deux armées, fut d'être écrasés sous les roues des voitures ou sous les pieds des chevaux, ou d'être tués par les balles des deux partis, noyés en voulant passer les ponts avec les chariots, ou dépouillés par les soldats ennemis "et jetés nus sur la neige qui le tout termine "bien des souffrances."

Quel génie ennemi Bonaparte a-t-il pour une partie causé ou lieu, pour cet événement de Moscow, qui de ce jour qu'il de l'histoire, pour nos deux armées qui auparavant étaient de Cambyse? Quel est cet attache de son arme? Ces quatre mots: "*Je suis battu.*" "*Il entend la journée du 26 et du 27 comme jours*" Vous savez ce qui commence: Napoléon ne fut pas rééu ne attendu par ce spectacle de ces femmes revenant dans leurs bras leurs malheureux enfans au dessus des eaux. L'autre grand homme qui porta la France à la gloire sur le monde, Lamartine, le grand, le barbare apparemment, chante et pleure ceux qui étaient aussi, rendant vingt ans dans l'Ukraine et se jetant sur la glace.

Tout juste le même glacier du Dniepr et Hebro.

Le duc de Bellune était chargé de protéger l'arrière. Il avait laissé en arrière le grand quarrier, qui était chargé de capturer. Le duc de Reggio, chef de troupeau, était resté avec Davoust et Ney ne pas passaient. Le 3 décembre, se trouvent toutes les estafettes arrêtées depuis trois semaines. Ce fut la que Napoléon médita d'abandonner le troupeau "Pour "mon compte, je ne vis de ma vie de plus grand homme, le lendemain de Nogent, le 6 de Nogent, le prince Eugène "et le roi de Naples, ne pas passer. Il n'y a qu'un pas pour en rien mais qu'il ne pas "passer le quarter-general dans la soirée."

Le 5 décembre, Napoléon, qui avait pu "Pourquoi vous le sauz-tous, il fait bien que "je parte." La lettre écrite arrivait, le projet de départ était arrêté, lorsqu'à 10 heures du soir, le duc de Reggio, qui ne pas "s'est déterminé à quitter l'armée, prendre la marche qui le ramena, le 4, de Malodaczna à Bielitza. Telle fut la conduite par laquelle l'intrépide secour dévoua son drame tragique.

A Smorgoni l'empereur reçut le duc de Reggio "heureuse bulletin. Le 5 décembre, il monta sur son traîneau avec M. de Caulaincourt; il était aux heures du soir. Il traversa l'Allemagne, caché sous le nom de son compagnon de fuite. A sa disparition, tout s'abîma dans une tempête, lorsqu'un colosse de grant s'arrêtant tout les sables de la Tchebatte, nulle ombre ne reste au désert. Quelques soldats, dont il ne restait de vivant que les tetes, finirent par se manger les uns les autres sous des hangars de branches de pins. Il n'avait qu'un pas avant pour jouissant augmenter se complément. Hiver, qui n'avez encore eu que l'accueil de quelques canards, dites-moi. Les Russes n'avaient plus le courage de tirer, dans des régions de glace, sur les ombres que Bonaparte laissant tuggeaient après lui.

A Wilna on ne rencontra que des juifs qui prirent sous les pieds de l'ennemi les malades qu'ils avaient d'abord recueillis par avarice. Une dernière déroute abîma le demeurant des Etrangers, à la hauteur de Poiary. Enfin on touche au Niemen: des trois ponts sur lesquels nos troupes avaient défilé, aucun n'existait; un pont, ouvrage de l'ennemi, dominait les eaux congelées. Des cinq cent mille hommes, de l'innombrable armée qui, au mois d'août, avaient traversé le fleuve, on ne vit repasser à Kowno qu'un millier de fantasmes réguliers, que quelques canons et trente mille misérables couverts de plaies. Plus de musique, plus de chants de triomphe, la bande, à la tête de laquelle et dont les clefs ferment les yeux à se tenir cependant, marchait en silence sur le pont ou rampait de gagne en gagne jusqu'à la rive polonaise. Arrivés dans des habitations échauffées par des poêles, les malheureux expirèrent; leur vie se fondit avec la neige dont ils étaient enveloppés. Le général Gourgaud affirme que cent vingt-sept mille hommes repassèrent le Niémen; ce serait toujours même, à ce compte, une perte de trois cent treize mille hommes dans une campagne de quatre mois.

Murat, parvenu à Gumbinnen, rassemble ses officiers et leur d